

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 4

Artikel: Moudon exporte !
Autor: Rouge
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194769>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

clartés effleuraient son jeune front, décou-ronné, mais nimbé de soleil.

Et elle était bonne, certes! avoir coupé ses cheveux pour son grand-père... Et point du tout coquette.

— Ah, Jeannou! s'écria le paysan, elle a bien les qualités que vous disiez!

— Oui, reprit-elle, mais tu sais, c'est une pauvre...

— Comme l'appelle Julie! Baste, continua-t-il, je suis assez riche pour payer mon bonheur.

Deux mois après, Toussaint épousait la petite Cécile, tandis que Julie, le cœur plein de rancune et de fiel, s'arrachait les cheveux de désespoir. Oui, oui, elle se les arracha, et la preuve, c'est qu'on ne lui vit plus jamais sa somptueuse torsade. Mais cette opération ne dut pas lui faire beaucoup de mal. Après s'être arraché les cheveux, on dit encore qu'elle les brûla de rage, ce qui, si cela est vrai, donne une fois de plus raison à l'axiome:

« Bien d'autrui ne profite pas. »

JEAN BARANCY.

Po cognâtrê oquiê, lâi faut avâi passâ.

Quand on vâo fêrê on meti, lo faut avâi apprâi. S'on vâo savâi coumeint cein fâ quand on a bin mau âi deints, faut avâi êtâ achêtâ su la chaula âo dentiste tandis que fourguenê avouê sê z'utis dêveron on crouïo marté; et po bin savâi cein que l'est què d'être eim-bêtâ, sê faut vairê dègomâ on dzo dè vôtâ quand on comptâvê d'être renonmâ. Don, po bin comprendrê oquiê, lâi faut avâi passâ et se cliâo qu'ont tot à remolhie-mor saviont cein que l'est que d'être dein la misère, y'a bin dâi pourro que n'ariont pas asse soveint fan et que ne sariont pas tant affautis.

On brâvo citoyein vaudois qu'êtâi z'u pè Lozena po trovâ son valet que passâvê l'écoula pè lè casernês, avâi retrouvâ dâi vilhio z'amis; et quand on sê retrâovê dinsê et qu'on n'a pas signi la « tempérance, » que diablo pào-t-on fêrê d'autro que d'allâ bâirê on verro; on est Vaudois âo bin on ne l'est pas!

Ma fâi l'est bon dè bâirê on verro, mâ sê faut fêrê onna réson et ne pas s'êin mettrê tant qu'à râ lo cou; kâ dè trâo eingozellâ et â foorce fifâ, la cervalla s'eimbrelicouê, la leinga fâ la foula, lè tsambês sê mettont à grebolâ et vo font arpentâ la route ein travai, et lè dzeins que vo vayont passâ, s'amusement què dâi sorciers.

Noutron compagnon, qu'avâi on bocon tserdzi po s'êin retornâ à la gâra preindrê lo trein, arrevê tant bin que pào tant qu'âo bet dâo Grand-Pont. L'est veré que s'êtâi reposâ onna mi âo Cafê vaudois et âo Globe, ein passeint; mâ arrevâ dècoutê la pousta, ne sê cheint pas l'acquouet d'allâ pe liein; ne poivê pas. Assebin, quand vâi l'ornibusse dévânt clia grantâ pinta dâo Grand-Pont, ye vâo s'einfatâ dedein; mâ lè someilliers

que lo vayont trabetsi, lo ratignont pè son pantet dè veste po lâi gravâ dè montâ. Pè bonheu por li que sê trovâ quie on monsu qu'êin eut pedi et que dit âi someillers dè lo laissi montâ, que l'êin répondâi.

Cé monsu êtâi ion dè cliâo que pré-dzont po la tempérance et que ne fasâi pas coumeint y'êin a, que bâivont à catson. Na, ne sê containtâvê pas dè derê coumeint faillâi fêrê, mâ lo fasâi assebin. Ne cognessâi pas lo gaillâ qu'avâi dinsê trinquoûtâ; mâ ve bin que c'êtâi 'na brâva dzeins, et stusse ne lo cognessâi pas non plie.

Arrevâ dévânt la gâra, quand furont dêcheindus dè l'ornibusse, y'avâi quie 'na masse dè dzeins, dâi cormorans et dâi z'autro, et noutron gaillâi que savâi lo serviço que lo monsu lâi avâi fé, lo vâo remachâ et lâi fâ per dévânt tot cé mondo, ein lâi totseint la man:

— Eh bin, monsu, respet por vo; âo mein vo sêdê cein que l'est què d'avâi bu on coup?

Nos journaux ont tous déploré la perte sensible que Lausanne vient de faire par le décès de M. le docteur Rouge, dont on a rappelé tous les mérites. Nous nous sommes bien vivement associé à tous les regrets exprimés à l'occasion de cette mort, qui nous a d'autant plus frappé que, pendant plusieurs années, le *Conteur vaudois* a eu la bonne fortune de compter M. Rouge au nombre de ses collaborateurs. Tous ses articles ont eu le plus grand succès et nous valurent de nombreux abonnés, tant ils avaient d'originalité, de brio, d'amusante et fine raillerie. Voici entre autres une des plus jolies productions de sa plume alerte et spirituelle. Elle fut écrite lors des premiers essais tentés à Moudon, ou dans les environs, pour l'élève de l'escargot:

Moudon exporte!

Moudon, sur les bords de la Broie,
Nourrit un fort grand nombre d'oies;
On dit même qu'il n'y a que ça,
Mais, voyez, je ne le crois pas.

En effet, il y a autre chose. Il y a 70,000 bêtes à cornes. Ce chiffre est loin d'être exagéré; c'est celui du dernier recensement. Jamais Moudon ne s'est trouvé dans une position aussi florissante; elle le doit à l'initiative intelligente, à la hardiesse de ses habitants, qui ont rassemblé dans ses murs cet immense troupeau.

J'oubliais de dire que ces bêtes à cornes sont des escargots, des escargots à l'engrais.

De cet imposant rassemblement de mollusques doit naître la prospérité de Moudon.

Il y a longtemps déjà que cette ville cherchait une industrie qui eût du ca-

chet et qui convint aux mœurs douces de la population. L'élève de l'oie ne suffisait plus à son caractère entreprenant. La spécialité de l'instruction des tambours est d'un petit rapport; l'apprenti tambour est un oiseau de passage; lorsqu'il a triomphé des difficultés du papamama, des flas, des ras de trois et de quatre, qu'il connaît à fond le coup double et le coup anglais, l'artiste porte ailleurs la douce harmonie de ses pata-ratas et de ses rataflafas. Il fallait donc une industrie indigène, stable, échappant aux fluctuations commerciales. Après de nombreux débats, on résolut d'exploiter l'escargot comme viande de boucherie, viande légère, saine et d'une manutention facile. L'escargot lui-même est sédentaire, tranquille, de mœurs douces, robuste et point bruyant du tout.

On se mit donc à l'œuvre, et maintenant Moudon possède, réunis en un seul établissement, un parti de 70,000 escargots, dont un grand nombre sont sur le point d'avoir famille. Grasses et dodues, ces bêtes insouciantes coulent des jours heureux au milieu de leurs bienfaiteurs, et l'on peut affirmer que les 300 Allemands du Polytechnicum donnent plus de peine à la Confédération que tous ces animaux n'en causent à leurs directeurs.

Une fois l'institution en train, il fallait en tirer parti. Les Moudonnois ne veulent pas vivre sur leur fonds, d'autant plus qu'ils préfèrent à l'escargot l'oie grasse de leurs aïeux. L'exportation était donc la seule ressource. On chercha des amateurs. On s'adressa aux capucins de Fribourg; chacun sait que les RR. PP. ont un faible pour la soupe aux escargots. Donc, un beau jour, on dirigea sur le couvent les plus belles bêtes du troupeau, qui, les cornes en l'air, se mirent en route d'un pas léger, aux accents répétés de *corne à biborne, montre-moi tes cornes*, la Marseillaise des escargots. Le voyage ne se fit pas sans quelque déchet, mais enfin on arriva à peu près au complet. Après une séance de sérieuse dégustation, les capucins déclarèrent que jamais chair plus savoureuse, plus parfumée, n'avait flatté leur palais. Aussitôt fut signé un contrat pour l'approvisionnement des couvents fribourgeois.

Mais les escargots ne se conduisent pas comme un omnibus. Il faut faciliter les communications entre Fribourg et Moudon, il faut un chemin de fer si l'on veut permettre l'exportation. Toute la Broie est en émoi. Les capucins n'ont pas d'argent; les Moudonnois n'en ont guère; de là un appel au pays.

Pour attirer les capitaux, on accorde à chaque actionnaire le droit de boire un bouillon d'escargots le jour où il ira toucher son dividende.

La question en est là.

P.-S. A l'instant de mettre sous presse, on nous annonce que la surlangue et le piétain viennent d'éclater dans l'escargotière de Moudon. Le peuple est plongé dans la consternation ; d'immenses intérêts sont compromis.

Septembre 1864.

D^r ROUGE.

Favey et Grognuz

à Yverdon.

II.

Le lendemain de leur entrevue, nos deux amis apprenant que leur cousin Antoine allait lundi, avec son char, à la gare de Cossonay, pour affaires, ils s'empressèrent de lui demander s'ils pourraient prendre place à côté de lui jusque-là. Il va sans dire que le cousin Antoine fut enchanté d'avoir l'occasion de leur être agréable.

Au jour fixé, et de très bonne heure, Favey et Grognuz quittaient la maison pour se mettre en route; mais ils la quittaient, il faut le dire, dans des conditions fort peu gaies. M^{me} Grognuz avait, à la joue, une grosse fluxion causée par de mauvaises dents, et sa belle-sœur souffrait d'une douleur rhumatismale à la nuque qui lui paralysait complètement les mouvements du cou.

La lessive de M^{me} Grognuz, lavée pendant une pluie froide et persistante, auprès d'une fontaine à demi-couverte, lessive dans laquelle elle avait été secondée par M^{me} Favey, n'était point étrangère à leurs maux.

Aussi, comme nous venons de le dire, le départ de ces messieurs ne fut pas gai, car leurs épouses estimaient, avec quelque raison, qu'ils ne devaient pas s'absenter pour le moment. M^{me} Favey s'en était entretenue la veille avec sa belle-sœur :

— Il me semble, lui avait-elle dit, que si nos hommes étaient raisonnables ils renverraient à plus tard leur voyage à Yverdon.

— Oui, crois-y seulement, pauvre Elise, répondait sa belle-sœur, dont l'enflure envahissait de plus en plus la joue gauche, crois-y et bois de l'eau !... Renvoyer une partie de plaisir pour une femme qui est malade?... mais tu n'y penses pas ! Il faut avoir quelque chose sous le gilet pour cela ; il faut avoir du cœur ! En ont-ils les hommes?... Aïe ! quelle lancée dans l'oreille !... Ecoute, Elise, il faut en prendre ton parti : comme moi, tu ne seras jamais qu'un souffredouleur !...

— Et Dieu sait quelle vie ils vont mener par cet Yverdon.

— Oh ! alors, il faut s'attendre à tout, avec ces deux estafiers.

Telle avait été, le dimanche soir, la conversation des deux femmes à ce sujet.

De bonne heure donc, le lundi matin, le char à bancs du cousin Antoine, attelé d'une belle jument grise, appelée *Babi*, filait au grand trot du côté de Saint-Barthelémy.

Antoine tenait les rênes. Derrière lui, sur le second banc, Favey et Grognuz, la mine réjouie, comme deux hommes qui ont les mêmes goûts, l'habitude de voyager ensemble et savent prendre la vie par le bon côté. Ils se racontaient la manière dont ils avaient pris congé de leurs moitiés :

— Ma foi, ça me faisait encore pitié, je t'assure, disait Grognuz ; je n'ai pas même pu l'embrasser en partant ; elle est tout empaquetée et si tellement enflée, que sa joue est comme une courge. Et pi sa bouche est toute tordue ; impossible de dire un mot. Tu peux te figurer ça, elle qui aime tant causer !...

J'ai bien vu qu'elle était furieuse de me voir partir, mais pas mèche de gronder... Dieu me préserve de me moquer des malades, parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver ; mais tout de même je ne pouvais pas m'empêcher de rire en dedans. D'ailleurs, ce n'est pas dangereux.

— Ouaih ! c'est comme pour mon Elise ; elle a eu tout simplement un mauvais courant d'air sur le cotson ; ça passera. Mais, en attendant, elle n'est pas à noce ; elle ne peut pas bouger le cou ; il faut qu'elle se tourne tout d'une pièce... Elle ne veut rien faire non plus ; si elle m'avait écouté, en se frottant avec un peu d'eau-de-vie et de laudanon, ça serait déjà fini.

Mais vois-tu, la femme, ça supporte beaucoup mieux les maux que nous.

— Aloo !... Elles sont rudement dures ! fait Grognuz. Etait-elle aussi de mauvaise humeur ?...

— Oh ! tais-toi !... mais pour avoir la paix, je lui ai promis que nous rentrerions demain soir de bonne heure et que nous retournerions en famille à Yverdon. Et pi je l'ai bien embrassée sur le cou, en lui disant : « Voilà ce qui va te guérir, Elise, adieu, au revoir. »

Elle a comme ça un peu souri en branlant la tête et je suis parti... Faut savoir les prendre.

— Oui, c'est bon à dire, répond Grognuz, mais je n'ai jamais pu savoir par quel côté il fallait prendre la mienne. C'est pour ça qu'on est tout content de sortir un peu de la maison.

Le cousin Antoine qui saisissait par-ci par-là quelque fragment de ce curieux entretien, riait dans sa barbe.

Grognuz, qui s'en aperçut, lui dit :

— Ça t'est bien facile de rire, Antoine, toi qui es encore garçon. Quand tu te seras mis la corde, tu m'en diras des nouvelles... Krrriss... Krrriss...

— Qu'as-tu ? beau-frère, demande Favey.

— Krrriss... Krrriss... Eh bien j'ai

mangé hier soir une tranche de salée au tiumin... Krrriss... et il m'en est resté quelques grains au coin de la bouche... Krrriss... **peux pas m'en débarrasser !**

— Alors y faut vite boire un verre à Daillens, ça les fera descendre, pendant que la Babi prendra un picotin.

— J'y pensais déjà.

— Hola ! Babi ! hola !... heue !... fait le cousin Antoine.

Le char s'arrêta, tous sautèrent vivement à bas et entrèrent à l'auberge communale. (A suivre).

Petite Nell, par M^{me} Susanne GAGNEBIN, Lausanne, F. Payot, éditeur.

Petite Nell est une charmante jeune fille dont il est bien agréable de faire la connaissance. On ne regrette pas de pénétrer dans l'intimité des braves gens au milieu desquels elle vit. Si leur vie ne présente rien de bien extraordinaire, elle ne tarde pas à intéresser à ce point le lecteur qu'il n'en abandonne le récit qu'au moment où il est fixé définitivement sur le sort de chacun des personnages, c'est-à-dire qu'il lit le livre jusqu'à la dernière page. Le charme des ouvrages de M^{me} Gagnebin est d'ailleurs bien connu des lectrices de la Suisse romande, et ce n'est pas se risquer trop que de promettre à *Petite Nell* un succès pareil à celui des autres livres de l'auteur.

Crème aux marrons. — Ecrasez 50 marrons comme pour le gâteau de marrons avec un demi-litre de lait. — Ajoutez-y 100 grammes de sucre en poudre et 3 jaunes d'œufs, aromatisez et liez légèrement. Mélangez 4 blancs en neige, mettez au four de campagne, servez comme un soufflé.

Un pharmacien allemand, qui bourre de réclames les journaux de son pays, recommandait ainsi, l'autre jour, un de ses spécifiques :

« Toute personne qui prouvera que mon tapioca est nuisible à la santé en recevra gratuitement trois boîtes. »

THÉÂTRE. — Bien que montée avec soin et interprétée d'une façon remarquable par M^{lle} Chovel et M. Scheler, *Maison de poupée* n'a pas eu, jeudi, beaucoup de succès. La conception qu'Ibsen a du théâtre diffère trop encore de la nôtre. — Demain, dimanche, **La Jeunesse des Mousquetaires**, drame en 5 actes et 11 tableaux, de A. Dumas et Maquet. — Jeudi prochain, *Cocard et Bicoquet*.

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET

☞ **Livre de ménage**. Prix : Fr. 2, —.

Registres, copie de lettres et toutes les fournitures de bureaux. — Confection sur commande de registres de tous formats, avec réglure et reliure spéciales — Cartes de visite, faire-part, en-têtes de lettres, enveloppes avec raison de commerce, factures, formules de traites, quittances à coupons, etc.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOU-DHOWARD.